



tel qu'au  
19 janvier 2011

# Portraits crachés

*volume deux*

par yves pagès

Compil' provisoire, feuilletable ici même,  
téléchargeable sans frais, reproductible à la seule  
condition d'une mention de l'auteur et du site d'origine.

archives.net

*En 2003, les éditions Verticales ont publié mes Portraits crachés. Je croyais avoir fait le tour, épuisé la série, bouclé la boucle, achevé un cycle d'écriture brève, mais l'ouverture du site archives.net a changé la donne, réveillé l'eau dormante en moi, donné l'envie de continuer l'aventure en douce, presque à mon insu, sans souci de régularité, une silhouette par-ci par-là ébauchée sur le « pense-bête » du site, un croquis après l'autre, sans aucune idée derrière la tête. Sauf qu'ici c'est assez tentant de les compiler en série, au fur et à mesure que chaque texte court vient rajouter son grain de sel. D'où ce recueil en perpétuelle expansion, variation, bifurcation, sédimentation, concrétion, interversion... l'utopie de donner à un livre qui a déjà eu lieu une « suite sans fin ».*

Sylvain vient d'avoir la quarantaine et le coup de blues qui va avec, surtout depuis que son ex-femme s'est remaquée en douce avec sa meilleure amie. Alors pour se changer les idées grises qui naissent à la racine de ses cheveux poivre & sel, il a réservé un petit nid d'amour où convoler en week-end avec Éléonore, sa toute nouvelle chérie de seize ans sa cadette, dans un gîte rural, trois nuits complètes, fête de la Toussaint oblige, en Bretagne pas trop profonde, à peine dix bornes d'ici le bord de mer.

Histoire de recommencer à zéro, sur de bonne base, il a prévu la totale : dîner en amoureux, huîtres à volonté, vue imprenable sur le port miniature, retour au bercail champêtre, embrassades maladroites, préliminaires épidermiques, du bout

des doigts qui contournent, pressurent, s'immiscent, sauf qu'en surplomb du lit en bataille, il y a ce trophée de chasse accroché à une patère, foutue sale tête de cerf menaçante, mal rempaillée et son pelage épaissi de poussières. Et ci-dessous, la plaque argentée où figure la date de décès de la bête :

11 NOVEMBRE 1969

Tiens, pure coïncidence, plutôt malencontreuse alors qu'il faudrait s'oublier profond, oublier certains souvenirs parasites, derniers scrupules adultères, poids morts généalogiques, débits bancaires, différences d'âges... pas de chance, ce « 11 novembre 69 », c'est la date de naissance de Sylvain, qui en perd aussitôt ses moyens, très moyens, totalement rétractés, plate couture maintenant, et qui a bien du mal à expliquer ce hasard objectif à sa douce en réajuster sa petite culotte affriolante.

— Excuse-moi, c'est pas mon jour, ça va passer...

Foutue interruption qui oblige à reprendre l'initiative, sans trop y croire, à reprendre les choses depuis le début, oui rien que des choses inani-

mées, à reprendre leurs ébats là où ça s'était arrêté, « leurs ébats leurs abats » pense-t-il soudain, presque en automate, avec des gestes qu'il se regarde manipuler, de trop loin. Et la poisse qui leur colle à la peau. Demi-lune de miel, faux semblant d'idée fixe à l'horizon, décroissante. Jouissance qui peine à se départager, à moitié vide, à moitié pleine.

\*

Sheila c'était pas une vraie chanteuse, enfin pas du sexe qu'on croit, tout sauf une meuf quoi !, et d'après mon pote gynéco, c'est un cas médical hyper rare, du genre hermaphrodite, comme chez les escargots, alors même si elle a soi-disant eu un fils avec Ringo, adoptif ou pas, ça se discute, d'ailleurs c'est elle-même qui a écrit vingt ans plus tard que, en tant que bouddhiste, elle s'était déjà incarnée dans pas mal de gens, et je cite de mémoire, dans une sorte d'eunuque tibétain, alors si c'est pas un aveu ça.

\*

Prénommons-le Kateb, en souvenir de l'écrivain Yacine, kabyle comme lui. Plus d'une décennie qu'il fait le maçon en Île-de-France, six mois sur douze, ça tombait plutôt bien, tant que sa carte de séjour était encore valide. Il retournait au bled automne et hiver, pour donner un coup de main dans la marbrerie de son frère aîné, puis appliquait aux belles saisons pour trimer en plein air chez un sous-sous-traitant du BTP ou se la couler plus douce dans un pavillon de banlieue à rafraîchir ou, mieux encore, des fois qu'il y aurait une piscine à installer dans quelque résidence secondaire au Sud de la France.

Mais depuis cinq ans, il n'a plus droit à rien d'officiel, tous ses papiers nuls et comme si jamais advenus. Désormais, qu'il s'avise de rentrer au pays, consoler le frangin dont la boîte vient de faire faillite, et c'est sans retour possible à la case départ. Du coup, il reste ici pire qu'en taule pour ne pas perdre son gagne-pain et, cloué sur place sans plus pouvoir partager sa vie à sa guise, il s'enracine mal dans la clandestinité et tant qu'à hiberner loin du frangin, culpabilise et picole sec, avec les accros du PMU, en bas de

chez lui, une chambre de bonne que lui prête sa voisine de palier contre une nuit d'amour à l'occasion, même si elle aurait plutôt l'âge d'être sa mère. Hors période de chantier, il se console à l'anisette sans glaçon, ni aucune volume d'eau, malgré les remontrances de sa protectrice. Pur Ricard jusqu'à plus soif, c'est sa dernière liberté, se foutre la gueule à l'envers deux trois fois par semaine, à moins qu'une patrouille ne vienne à croiser le contrevenant, l'interpeller et puis le coffrer pour ce double motif qui n'en fait qu'un : état d'ébriété et défaut d'identité. Et là, c'est trente jours de dégrisement en Centre de Rétention Administrative avant expulsion.

Par chance, au comptoir le plus proche, un des turfistes du week-end l'a pris en sympathie. Nul besoin de se faire un dessin, ils se sont devinés l'un l'autre. Lui bosse en civil dans la police nationale ; l'autre sous pseudo dans le bâtiment. Et alors ? S'en fout des préjugés mutuels, ils se sont payé des tournées, à charge de revanche et ainsi de suite. Et quand une opération de contrôle massive est programmée en haut lieu préfectoral, pour faire du « chiffre » à la sortie de

telle bouche de métro, Kateb reçoit un SMS d'un informateur anonyme & pote de bistrot :

*gaffe la rafle  
place République  
ce soir 18h.*

\*

Dame polonaise sérieuse avec expérience depuis quatre ans ici, parlante français et très ponctuelle polyvalente non fumeuse cherche sortie d'école pour enfants à s'occuper de toute âge et tout moment de la nuit ou autre sorte de service (promenade animal, retouche cuir, massage relaxe) n'importe quelle jour possible même personne âgée si habitant pas loin du quartier et aussi aide manager à domicile le mercredi plein temps. Les intéressés peuvent joindre Maria au 06 48 99 58 61 06 48 99 58 6106 48 99 58 6106 48 99 58 6106 48 99 58 6106 48. Merci pour bon contact avec moi.

\*

En fin de nuit, tête avachie sur l'oreiller, dans une rue arpentée en plein sommeil, j'ai demandé l'heure à un homme que je ne connaissais pas encore, même s'il me faisait l'effet d'être un de mes proches, sans pouvoir distinguer si son air de famille avec mon père, plus spectral que nature, tenait du sosie accidentel ou d'un chimérique assemblage d'attachements : le buste, paternel donc, était posé sur le corps plus svelte d'un adolescent qui aurait dû être mon frère, à ce cruel détail près, un bec-de-lièvre, expliquant sa voix nasillarde à la Trintignant parasitée par le faux naturel d'une sorte de Belmondo. Ces deux-là – Jean-Louis & Jean-Paul – n'en faisaient plus qu'un, confondus dans la pénombre du trottoir, et pour ajouter au trouble de cette surimpression, répondaient à tout un tas de questions que je n'avais même pas posées – dont une portant sur l'immortalité des animaux en général et des ânes en particulier – avant que ce spectre familier ne finisse par me balancer, sourire moqueur aux coins des lèvres, une des répliques préférées de mon propre fils : « Même heure qu'hier à la même

heure... » – en l’occurrence 6h30 d’après le radio-réveil qui, par quelque hasard objectif, venait de se mettre à gueuler les nouvelles du jour d’après.

\*

Faute d’autonomie financière, Julia, bientôt 24 ans, habitait encore récemment le centre de Paris, chez papa-maman. Même à court terme, ça lui pourrissait la tête en journée et tout le reste en insomnies. Mais un nouveau job d’infographiste, avec contrat à durée très limité, renouvelable sous condition imprévisible à l’heure qu’il est, va enfin lui permettre de se payer – ric-rac avec l’avance de la caution – soit une chambrette en soupente soit un studio en colocation, pas trop loin de chez ses pieds-noirs de parents, juste la porte à côté, disons à quelques pâtés de maison, une minute à vol d’oiseau, ou le triple à pieds grand maximum. Parce que l’idée qu’elle aille se déloger on ne sait où, dans un autre arrondissement, à quatre stations de métro de là, sinon pire encore, extra muros, dans une banlieue limitrophe, ce serait pas imaginable tu te rends compte, Julia, de nous faire ça, trop d’émancipation à la fois.

Alors, plus caricaturale que nature, sa mère juive lui a proposé de coucher sur le papier un code de bonne conduite : deux dîners par semaine à la maison, en plus du déjeuner dominical avec tous les cousins au sens large.

*Moi, Julia R\*\*\*, fille de Monique et Lazare R\*\*\*, m’engage à...*

Signé par l’expatriée imminente, contresigné par l’autre partie en présence, avant de vider les assiettes du repas de famille pour fêter ça, le prochain et les vingt années suivantes, en tout quelques tonnes de matières grasses pour combler à la longue le fossé des générations.

\*

Il pose la boîte de six œufs à côté de la caisse et fouille dans sa poche pour payer. Pas grand-chose, en petite monnaie. Ali, l’épicier du coin, recompte les pièces. Manquent quinze centimes : « Aucune importance, mon ami, on verra ça demain ». Merde, plus rien pour acheter le pain, ça lui est sorti tout seul, en aparté mais à voix haute. Et Ali d’enchaîner, sourire aux lèvres : « Pas

grave, mon ami, tu vas chez le boulanger, tu lui donnes trois œufs, et il t'échange contre une baguette. » Bref silence dans le magasin et le dialogue se poursuit du tac au tac.

— D'accord, mais pour m'acheter des clopes, comment je fais ?

— Tu coupes ta baguette en deux, tu me files la moitié, et moi je dis que ça vaut deux cigarettes.

— D'accord, mais si on fait tous comme ça, juste du troc entre nous, c'est fini le commerce, zéro argent dans la caisse, vous allez fermer boutique. »

Ali rêvasse quelques secondes, les yeux dans le vague, avant de conclure : « Et alors ? Peut-être c'est pas plus mal. Ça ferait une bonne raison de m'arrêter. »

Fin de partie, salut mutuel, rideau de fer à demi baissé. Aujourd'hui c'était son dernier client.

\*

Amélie portait des lunettes bien avant les premiers signes de sa puberté, autant dire la nuit des temps. Au collège, des binocles en écaille sur chaque photo de classe, puis des lentilles jetables

l'année du Bac, puis des montures à nouveau, à cause d'une allergie oculaire qui asséchait ses larmes. Une quinzaine d'années plus tard, devenue correctrice hebdomadaire pour la presse féminine, elle a pris rendez-vous chez un chirurgien ophtalmologiste, affaire conclue contre un mois de salaire, à ses frais, faute de mutuelle. Le spécialiste l'a rassurée d'emblée : pour la myopie, l'opération est désormais bénigne, quatre impacts au laser sur le premier œil, puis idem sur l'autre deux semaines après, sans oublier quelques jours de délais avant de s'exposer en plein jour.

Bénigne donc, sauf que pas tout à fait. Une fois rendue à la netteté flagrante des taches d'humidité dans sa cuisine, du tapis rouge effiloché en descendant l'escalier, des auréoles des chewing-gums sur le trottoir, des visages boursoufflés d'un clochard à l'entrée du métro, de l'encart publicitaire pour un protège-slip sur le quai d'en face, Amélie a rappelé le chirurgien, obtenu un quart d'heure d'entretien en toute urgence, confié son trouble – ou plutôt le contraire, enfin comment dire, la gêne insupportable causée par cette soudaine absence de trouble – et supplié, trépigné, exigé qu'on fasse quelque

chose, parce qu'en démocratie on a bien le droit de changer d'avis, non ?

Sauf qu'en l'état actuel de la médecine, l'opération inverse est inimaginable. Faudra qu'Amélie s'y fasse, au plus près des horreurs de ce bas monde, elle ne retrouvera jamais le charme distancié de sa vue antérieure.

\*

Romain, 9 ans, n'a jamais revu ses parents depuis le jeudi 24 décembre 1971 vers 18 heures à la sortie de l'école élémentaire de la rue Chapon. À l'époque, je portais une salopette en jean, un pull rouge (avec un trou sous l'un des bras) et un anorak bleu marine. Eux, ils ont dû se changer avant de quitter le quartier et leur fils unique. Ma mère s'appelait Michèle et mon père Robert. Juste avant de disparaître, ils me devaient dix francs pour les deux dents de lait de la mâchoire supérieure (prémolaires) que je venais de perdre. Soi-disant ma mère travaillait la nuit au tri de la poste, mais pourtant elle était inconnue à cette d'adresse. Mon père non plus

n'a laissé aucune trace au bar-tabac de la rue Rambuteau, ni à son médecin traitant, mais il a deux signes distinctifs : un tatouage de scarabée sur l'épaule gauche et des piqûres d'insuline dans le bras droit à cause du diabète. Depuis quarante ans, les services de police m'ont mis sur des fausses pistes et j'ai dû changer souvent de foyer, dans le sud de la France. Aujourd'hui, parce que j'ai retrouvé certaines facultés de mémoire, je suis revenu habiter rue Chapon, dans l'hôtel meublé en face de l'école, pour repartir à zéro. Alors, papa et maman, si vous vous reconnaissez, n'ayez pas honte ni rien, prenez contact au 06 60 91 13 02. Et si vous n'êtes plus de ce monde, désolé mais trouvez un moyen de me le faire savoir au plus vite.

\*

Au Venezuela, il y a un sacré bail, les Amérindiens ayant survécus aux croisades coloniales d'Amazonie comptaient quatre femmes pour un homme. C'est un très corpulent inconnu qui l'affirme, à l'autre bout de la table



nocturne, avant de vider son verre d'un trait d'esprit douteux... enfin en moyenne, les meufs, mais y'en a des pas mal. Flop total, mais on n'a pas le choix, on l'écoute... D'où certaines conséquences, encore sensibles aujourd'hui, enchaînent-il doctement en commandant la bouteille suivante. Cet ancestral déséquilibre démographique a laissé des traces profondes, insiste-t-il en resservant les convives d'autorité. D'où cette drôle de coutume qui perdure dans les mœurs du cru : une polygamie sans légitimation religieuse – et hop, il conclut sa phrase cul sec. Chez ces mâles dominants, aucun effort à fournir, ni régime alimentaire, pour plaire au sexe opposé, juste bouffer et picoler tout son saoul.

— Garçon, la même chose !

Un peuple d'obèses sans honte, au-delà du bien et du mâle, bien dans sa peau quoi ! triomphe-t-il en trinquant avec son voisin quelque peu réticent. Là-bas, tous avachis les mecs, vu qu'ils ont que l'embarras du choix pour se faire mater, engraisser, droloter... et plus si affinités. C'est l'occasion ou jamais de porter haut un nouveau toast, dans l'air saturé d'utopie virile. Y'a qu'à lever le

petit doigt, et ça emballe sec... d'ailleurs cul sec derechef. Trois petits points de suspension, on s'y croirait presque, ponctué d'un rire gras face à l'auditoire condamné au silence. Et voilà, notre conquistador sexuel a achevé son récit de voyage. Toute langue déliée, il en a plein la bouche de sa surpopulation féminine.

Son voisin de droite se défile au comptoir et propose à la seule femme ici présente, la serveuse, un arrangement à l'amiable :

— L'addition s'il vous plaît.

\*

Imaginez, depuis la naissance de ma fille, six ans avant l'an 2000, le monde aquatique a perdu 19 % de ses récifs coralliens. Et c'est pas fini, d'ici la majorité de mon fils, dans une décennie à peine, 15 % des mêmes récifs vont encore disparaître. Alors, le troisième enfant, dans ma tête, c'est plus à l'ordre du jour. Et puis l'idée de la famille au grand complet, avec la photo sur la carte de réduction, c'est le divorce assuré, une fois sur deux, non, tout bien réfléchi, je préfère arrêter

les frais, ça suffit comme ça, d'ailleurs un même, tant que ça n'existe pas, c'est abstrait, ça peut pas manquer vraiment, surtout vu l'état de la planète, et des rapports plus ou moins humains, bon, dans le doute, si faut cocher quelque chose, mettez sans opinion.

\*

On a récemment découvert une tumeur, genre œuf de pigeon, derrière la tête de Raoul, là où lui naissent ses idées inavouables, tout près du cervelet, au même point d'impact que le fameux copyright *Mattel Inc.* sur la nuque des poupées Barbie. Pas de complication maligne et état stationnaire, selon le docteur en imagerie médicale. Et tant que ça n'enfle pas, selon un confrère en neurologie encéphalique, dans le doute, mieux vaut s'abstenir d'aller y fourrer son scalpel, zone sensible, attention danger. Les statistiques sont assez parlantes : un trépassé sur dix après passage au bloc opératoire. Dans l'autre cas, si ça prend trop de volume, une chance sur dix de ne pas imposer...

Sa poche parasite, Raoul ne l'a pas senti grossir, dommage, cinq ans plus tôt, c'était juste un pépin de raisin, peut-être un noyau d'olive, encore facile à déloger. Pourtant certains symptômes ne datent pas d'hier – malaises, migraines, amnésie partielle, hallucinations nocturnes, bouffées paranoïdes –, mais comme ce photographe underground a le nez dans la poudre depuis le milieu des années 80 – séances podium, *night-snuffing*, *backroom*, j'en passe et des *after* –, pas facile de faire la part des choses, entre le cocktail des causes héréditaires et les effets secondaires de la coke. L'addiction a longtemps fait écran, brouillé les pistes, servi de cache-misère au kyste qui s'était trouvé là un nid douillet.

Raoul doit son récent diagnostic à une garde-à-vue plutôt musclée au commissariat central de Marseille, dix-neuf heures d'affilée en dégrisement dans les caveaux de l'Évêché. Quarante interpellés gisant au hasard de l'obscurité, avec une seule tinette et pas un rouleau de papier, juste d'énormes virgules de merde sur les quatre murs, parce qu'ici on est condamné à s'essuyer du bout des doigts. Le lendemain, vers midi, il a fini par piquer sa crise, torse nu dans la fosse commune,

parmi ses frères galériens devenus suspects, pire que ça, zombies hostiles, à mesure que Raoul les provoquait à voix basse pour « chasser les marchands du Temple », virer tous ces « faux prophètes, dealers de malheur, indics pharisiens », puis à grands coups de coudes & pompes contre les camés alentour...

— Le secret de mes plantes médicinales, ça jamais, pure racine de mon esprit.

Alors, vu que le coma éthylique tournait au délire de persécution, on l'a exfiltré ailleurs. Transfert auprès de blouses blanches assermentées, puis mise en observation une semaine, sous chemise chimique. Et là, coup de chance, un psychiatre lui prête attention, hésite entre syndrome bipolaire et état de manque cocaïnomaniaque, mais préfère, par acquit de conscience, demander un IRM complet. Et voilà Raoul allongé sous X, crâne en Technicolor sur l'écran de contrôle. Et là, pas de doute, ça se devine pire que le nez au milieu du visage, un corps étranger en pleine tronche, de la taille d'un « œuf de pigeon » lui explique le radiologue. Et son sarcastique patient d'enchaîner :

— Genre boule de shit, c'est ça ? »

— Plutôt une boule de billard...

— Dans la tronche... ? !

— Ou disons un marron glacé...

— Et bientôt mon poing dans ma gueule ? !

Sourires gênés de part et d'autre, faute d'oser une ultime métaphore filée : pétard mouillé, mèche lente, colis piégé, pain de plastic, minuterie à distance, bombe à retardement, compte à rebours, ni trop tôt, ni trop tard, nitroglycérine.

\*

Se surprendre, au cours d'un rêve, à parler couramment une langue inconnue annonce des retrouvailles imminentes avec un être adoré en pure perte dans sa jeunesse, et qui ne vous avait alors rendu qu'indifférence. Mais si, au cours d'une nuit ultérieure, la même glossolalie vous reprend, c'est signe que cette personne, qui croîsera prochainement votre ligne de vie, devait aussi vous aimer de longue date, en catimini, sans rien en laisser paraître. Et quel dommage de s'en rendre compte si tard, maintenant que l'idée même de ce couple rétrospectif, manqué de si peu à

l'époque, risque de vous tараuder l'un et l'autre encore des années durant.

\*

Suite aux expatriations successives de ses père & mère – tôt divorcés et chacun chacune remariés aux antipodes l'un de l'autre –, Alexis s'est retrouvé quadrilingue au sortir de la maternelle. Depuis lors, il rêve, bouquine et cause alternativement en français, brésilien, flamand et russe, selon une gymnastique mentale du plus grand naturel. À ceci près, que dans aucune de ses quatre langues, il n'est arrivé à abolir un reste d'accent parasite, jamais le même d'ailleurs. En français, il nasille un arrière-goût de brésilien ; en portugais d'Amazonie, il a des relents moscovites ; en flamand, il dérape francophone ; en russe, lui reviennent des bribes de néerlandais.

Quant à l'américain de base, négligé en famille puis pendant ses études, Alexis ne l'a appris que sur le tard, de la bouche de sa compagne jamaïcaine, entre *pigeon english* et tournures rasta. Il lui aura donc fallu presque trente ans pour brouiller

définitivement les pistes, créoliser toutes ses origines et parvenir à ce prodige idiomatique : étranger de naissance.

\*

Dans la famille Lamour, je demande la fille... ? Jennifer ! Ce n'est pas une blague de fin de repas, elle existe vraiment cette adolescente née dans une ville moyenne de l'Est de la France, baptisée il y a dix-sept ans Jennifer Lamour, au hasard d'un foutu lapsus parental. Et en guise de doudou, dès la naissance, ce calembour idiomatique qui fait l'amour sans le faire exprès, un premier jouet de mots – *sex-toy* en anglais. Ensuite, il a fallu qu'elle grandisse avec ce nom à rallonge, que Jennifer fasse la sourde oreille aux allusions touche-pipi des gamins de son âge, puis aux sous-entendus graveleux entre habitués du Bar tabac de son père.

Au collège, sitôt les premiers reliefs apparus sous son T-shirt, ça lui collait déjà à la peau, de sales rumeurs à son sujet : rien dans la tête, tout entre les jambes. Alors, plutôt que de faire la moue, la gourde ou la timorée, au lendemain de

ses quatorze ans, elle a pris les devants, relevé le défi, provoqué son destin, pour être enfin à la hauteur d'une réputation précoce : salope tous azimuts. Et elle y a pris goût, rien qu'à voir la morgue virile de ses pires insulteurs se dégonfler entre ses doigts, ses lèvres, ses cuisses.

D'un autre côté, ça lui a moins réussi, sales notes en classe, redoublement proposé, passage en CAP filière « couture flou » et abandon en milieu d'année, après cinq mois de grossesse difficile.

Un an plus tôt, Jennifer avait bien prévenu la conseillère d'orientation : « Si je trouve pas à déboucher dans la mode, je pourrais toujours me mettre en cloque. »

\*

Un asiatique arpente méthodiquement le petit bain d'une piscine, à marche forcé. Il a de l'eau jusqu'à mi-cuisses et, sans se tremper le maillot, effectue ses tours du bassin au milieu de la cohue des bébés nageurs, canards pneumatiques, planches, ballons, brassards flotteurs. Torse absolument sec, imberbe, bras balancés selon un

rythme alterné, visage épanoui par l'effort régulier. Deux trois, puis bientôt dix douze gamins lui filent le train, imitant ses airs de marathonien subaquatique.

Une heure plus tard, il mène encore sa danse circulaire, une même guirlande enfantine dans son sillage. Zombie zen qui fait le tour du monde dans sa pataugeoire. Que ses suiveurs en bas âge le moquent, caricaturent sa démarche, n'a pas l'air de l'assombrir, bien au contraire. Il se sait clownesque à leurs yeux, sans chercher pour autant à les détromper. Tout le sérieux de sa discipline est affaire intérieure. Il ne se donne pas en spectacle. Il mène double jeu, avec une indifférence amusée. Tête haute à marée basse.

\*

Odetta, fille désespérément unique, a beaucoup attendu avant de trouver l'âme sœur dans la banlieue pavillonnaire de Châteauroux. Et puis c'est arrivé, en fin d'après-midi, d'un seul coup de sonnette, peu avant sa majorité, un homme d'âge mûr sur le pas de la porte qui lui a parlé des origines

extrahumaines de toutes choses, qui lui a ouvert les yeux sur le bonheur immortel d'aimer autrui plus que soi-même, qui lui a décrit le septième ciel et les pires entrailles de la terre à l'aide d'un petit livre illustré, qui lui a serré délicatement la main sans chercher à profiter d'elle, qui lui a promis de revenir le prochain vendredi et qui a tenu parole chaque fin de semaine pendant deux longues années, sans jamais quitter le seuil de leur complicité naissante ni pénétrer plus avant le jardin secret de cette adolescente. En songes inavouables, elle a bien dû l'imaginer en prince charmant, soudain rajeuni de vingt ans, et espérer qu'il lui concède un regard malséant ou un geste déplacé, ne serait-ce qu'une fois, par mégarde ou éphémère curiosité, mais non, il n'a jamais goûté à ce fruit défendu. Et l'inébranlable désintéressement du visiteur hebdomadaire a fini par forcer son respect, apaiser les humeurs mouvantes de son âge et la conquérir tout entière.

Depuis que ce disciple de Jéhovah lui a passé le témoin, Odette s'est vouée corps et âme à la même démarche, colporter des versions abrégées de la bible auprès des pauvres dévoyés et des riches

païens, exclus d'office du Paradis qui ne va plus tarder à reprendre son empire ici-bas, dès que les faux cultes des croyants et les singeries du darwinisme auront laissé place nette à une espèce vraiment humaine. Pour subvenir aux besoins de la Cause, la jeune infirmière diplômée, rebaptisée Evita par ses coreligionnaires, a rejoint la capitale. Elle a d'abord exercé à plein-temps dans un service de grands brûlés – ces preuves vivantes d'une apocalypse imminente –, tout en allant visiter au crépuscule les habitants des HLM de la banlieue rouge – Clichy, puis Romainville, puis Pantin, ses premières terres de mission. Par horreur du sang transfusé et souci de préserver du temps pour ses œuvres spirituelles, elle a donné sa démission et trouvé une place de concierge dans les beaux quartiers. Ici, chacun apprécie cette charmante gardienne, attentive, serviable et d'une discrétion exemplaire.

Pour conjurer le drame fratricide de l'ex-Yougoslavie, elle a choisi d'œuvrer à distance, toujours pendue au bout du fil dans sa loge, à force de nouer des contacts avec ces populations martyres. Son mouvement lui a fourni les annuaires du cru, à elle d'appeler par ordre alphabétique en

se repérant sur des cartes routières. C'est une occupation très onéreuse, mais hors le peu qu'elle s'octroie pour vivre, c'est sa façon de payer de sa personne pour précipiter le retour du Paradis sur terre. Pour ce faire, elle a dû s'initier par correspondance aux rudiments du serbo-croate, et même de plusieurs langues slaves, puisque, au-delà des Balkans, Evita a aussi pris langue avec des arméniens rescapés d'un tremblement de terre, des irradiés ukrainiens et d'autres minorités chrétiennes de l'ex-Empire soviétique.

Et ce ne fut pas une mince affaire, pour cette Bretonne de souche ne parlant pas un traître mot d'anglais, que de savoir désormais citer une dizaine d'extraits des Écritures dans la plupart des idiomes de l'Europe de l'Est. Mais s'il faut voir en chaque miracle une sorte de malentendu contagieux, en voilà un qui se répète chaque matin aux aurores, sur les berges du canal de l'Ourcq ou vers la gare routière de la porte de Bagnolet, quand cette illuminée polyglotte, un thermos de café chaud à la main, entame la conversation avec quelques réfugiés d'outre-tombe.

\*

Bâtard de sa race, plus vieux que son âge, pelade sur poil beige et noir, yeux plutôt jaunes, sans sexe apparent, + cicatrice à la cuisse et gros problème d'arrière-train, collier rouge à clou avec médaillon gravé Foxtrot, tatouage numéro 2DJD1515, mais pas de puce, ni électronique ni rien, abandonné au pied de l'escalier de la très très grande bibliothèque le jeudi 22 mars après fermeture, loge depuis chez famille d'accueil, 12 rue Watt, rez-de-chaussée, attention la marche, frappez avant d'entrer, sinon aboie dès qu'il croit entendre la voix de son maître dans le poste radio, saute en pleine rue sur les messieurs à lunettes et bouffe comme quatre, tellement que c'est pas un cadeau du ciel et que les plaintes posent un tas de problème côté syndic de l'immeuble, alors si le proprio faisait signe de vie, on lui rendrait son clebs contre remboursement des frais pour le gîte et la gamelle, sinon ça va mal finir à la fourrière ou à la piquêrerie chez le véto. S'adresser à la gardienne avant 10 heures ou après 18 heures.

\*

Depuis son plus bas âge, Judith se sait dotée d'un odorat surdéveloppé. Ses proches, elle les flaire de très loin, par association d'idées : amande douce pour sa mère, tabac froid du soir et after-shave matinal chez papa, lavande éventée sur les lainages de sa tante, purin d'herbe grasse dans la piaule des petits cousins de vacances et saucisses au barbecue dès que, Wanda, sa chienne, rapplique dans les parages. Bien sûr, depuis la fin du collège, elle s'est familiarisée avec des odeurs plus âcres ou capiteuses – lampées, suées, giclées, resucées qui vous lèvent le cœur longtemps après. Surtout que Judith, avec sa sensibilité spéciale, quand les baisers profonds lui font remonter ces effluves-là, ça envahit totalement le reste de ses pensées, et ensuite sous les draps pire qu'une cloche à fromages au frigo. Et pourtant, difficile de dire le contraire : plus ça pue, mieux ça lui plaît.

Par contre, ce qui la dégoûte à plein nez, ce sont ces gens bizarres, les « sans rien » comme elle les appelle. Eux, ils dégagent vaguement quelque

chose, un genre de truc pas net, sauf que la fadeur, justement, y'a pas de mot précis : zéro parfum, ni naturel ni de synthèse. Sa prof de Math en seconde était comme ça, feu le collègue de bureau de son père aussi, le fils de l'ancien concierge pareil, bien foutu en débardeur mais bon, dommage, et même le demi-frère de Judith, avant qu'il ne parte en pension, bon débarras.

— Peut-être que c'est pas leur faute, s'excuse-t-elle en grimaçant, chacun ses préjugés débiles mais moi je supporte pas, c'est des espèces de personnes... sans personne à l'intérieur.

On dirait presque, à l'entendre, qu'ils embaument déjà le néant.

\*

Femme enceinte qui prend le métro, rate sa station puis s'endort jusqu'au terminus, accouchera prématurément d'un fils si la ligne est paire et d'une retardataire du sexe opposé si elle est impaire ; en outre, si son conjoint, sous l'effet de la couvade, s'assoupit pareillement, il faudra user de grandes cuillères pour sortir le nourrisson,



engagé les pieds devant plutôt que tête la première, de son tunnel.

\*

Quatre jours sur sept, Paul pointe dans une bibliothèque municipale en grande banlieue parisienne. Ce qui lui laisse pas mal d'insomnies et des week-ends prolongés pour conjurer sa vie d'obscur archiviste, en lisant, visionnant, découpant, compilant, reclassant tout ce qui touche de près ou de très loin à Robert Le Vigan, un acteur des années 30 injustement promis à la non-postérité. D'où lui est donc venue pareille lubie ? Un souvenir magnifié d'une séance culte au ciné-club de son collège ? Sans doute, quoique pas si sûr.

Ce passionné n'est pas près de trahir ses sources, et qu'on ne vienne pas l'acculer à quelque aveu trop personnel. Un tel centre d'intérêt ne pouvant se partager avec personne, le célibataire endurci a fait le vide autour de lui, sans même le loisir d'un animal domestique ou d'une quelconque amitié parasite. Seul Le Vigan compte en soi pour soi, de toute éternité. Et Paul n'a jamais regardé à la dépense. De longue date,

il y a investi les neuf dixièmes de son salaire : tous frais de déplacements et de documentations confondus. Sauf qu'après quarante ans de traque fétichiste, plus un sou de côté ni un millimètre carré vacant sur les rayonnages de son deux-pièces-cuisine. Mais tant pis si les piles de factures en retard l'ont déjà contraint à sauter un repas sur deux et subsister aux dépens d'un crédit revolving, c'est trop tard pour reculer, on vient de le mettre sur la piste d'un ultime trésor iconographique : deux photos rarissimes de Le Vigan dans les *Enfants du Paradis*, juste avant que, pressenti pour le rôle de Baptiste mais déjà condamné à mort par la résistance, le comédien ne doive fuir en Suisse et céder la place à Jean-Louis Barrault. Bref, les deux clichés qu'il attendait depuis des lustres, le clou de sa collection.

Le voilà chez Drouot à l'heure dite, au troisième rang de la salle des ventes. Il lève la main par deux fois, au bluff, mais il y a tant de monde sur le coup, des connaisseurs fortunés, c'est peine perdue, impossible de rivaliser. Insolvablement excité par l'issue des enchères, il en perd connaissance au troisième coup de marteau, s'écroule par terre, se retrouve aux urgences, dans la même chambre

qu'une jeune traumatisée crânienne, Zorita... réfugiée roumaine d'une présence si concrète, si précieuse, après tant de solitude maniaque. Et déjà, à l'horizon de ce corps endormi et couvert d'hématomes, il entrevoit l'issue alternative, une beauté martyre à sauver d'un destin prévisible, la juste cause à épouser avant qu'il ne soit trop tard, bref un hobby où intimement il désire se réincarner. Sa promise, elle, n'a rien demandé, mais puisqu'on lui demande si gentiment...

— Bon... ben... d'accord.

Vu l'état de ses finances, Paul a vite fait de se rendre compte qu'une vie de couple à demeure c'est très au-dessus de ses moyens. Surtout que dans deux ans, il n'aura plus qu'une modeste pension de retraite. Alors, ni une ni deux, place nette, au rebut Le Vigan, il refourgue en catastrophe l'innommable fatras qui encombre sa garçonnière : éditions épuisées, affiches originales, photos de tournage, trophées autographes, tableaux de petits maîtres, copies VHS... Plus le temps de jouer aux enchères sur *e-bay*, autant brader le vrac entier à n'importe quel marchand, du moment que ça paye cash. Adieu vieilles manies cinéphiles, place à l'occase unique : cette poupée du

sexe faible, brutalisée plein cœur de cible et recousue sixième main. Parce que cette pauvre fille tombée du ciel, c'est mieux qu'un signe du destin, l'oiseau rare à empailler sur place, alors peu importe si, du jour au lendemain il a fallu que Paul liquide tout son vécu en stock pour changer d'idée fixe en vitrine.

\*

On dit qu'après sa chute Saddam Hussein avait mis 12 sosies en circulation pour semer le trouble, ce qui l'a pas empêché de se faire gauler et de finir devant un peloton d'exécution. On dit que le super-champion de tennis Björn Borg avait supervisé l'installation de 12 cuisines équipées dans son immense villa de Stockholm, ce qui l'a pas empêché de tout perdre au casino et de finir ruiné dans un studio kitchenette. On dit que Michael Jackson disposait de 12 enfants à demeure, surtout la nuit, pour lui tenir compagnie en alternance, ce qui l'a pas empêché de passer au tribunal puis raide mort en service de réanimation. Alors peut-être que ces trois-là, ça n'a aucun rapport, mais, vu la loi des grands nombres, moi, ça m'étonnerait.

\*

Aux dires de son père, Victor est allergique à toutes sortes de choses concrètes – au lait de vache, aux pâtes cuites, à la peau des pêches, au concombre en salade, aux poils du chat, à la fumée de cigarette, au beurre pas salé, à la poussière dans la moquette, aux montures de lunettes –, sauf que sa mère, elle, a recensé d'autres motifs d'allergie chez Victor, plus malaisés à définir et moins faciles à éviter : les flamands roses dans les zoos, le numéro des clowns au cirque, les mois d'octobre-novembre chaque automne, les baisers entre adultes au cinéma, l'heure fixe des repas familiaux, le ballon dans les sports collectifs, la station assise sans se balancer à l'école, les nuits de plus de cinq heures d'affilée, l'idée même de croiser un miroir, les sales cons de sa classe d'âge, les cours de dessin chez le psychiatre, le service des urgences dès qu'il simule une crise d'asthme et très bientôt l'inter-nant spécialisé pour mettre ses deux parents d'accord, enfin presque, puisqu'ils ont déjà bien avancé dans leur procédure de divorce.

\*

Dimanche dernier une Renault Kangoo bleu a été fracturée dans cette rue. Et si vous êtes l'auteur, je vous demande de lire la suite, surtout que c'est pas ma voiture mais celle que je dois marier bientôt qui me l'a prêtée juste pour le week-end, alors ça fait mal au cœur. Tout ce qui manque à part l'autoradio, c'était en location, la perceuse, la pince monseigneur, le fer à souder et le reste du matos, alors ça va me coûter gros en caution et pour ce que ça vous rapporte, je suis dégoûté. Mais l'important, c'est que y'avait un cartable cuir aussi, et ça faut me le rendre obligatoirement. Parce que dedans y'a des pièces originales et mes feuilles de paye depuis six ans et que si c'est perdu je peux plus boucler le dossier administratif avant la date échéante, et la promesse de noces pareil, c'est hors délais. Alors si vous êtes honnête, je suis près de faire un effort financier, cent euros sous enveloppe, vous demandez après Momo au Bar des Amis, et là, c'est affaire conclue, discrétion assurée, tout le monde y gagne.

[à suivre]